Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 19 (1931)

Heft: 80

Artikel: De la foi individuelle à la croyance collective : et de l'utilité d'une confession de foi

Autor: Berguer, Henry

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380203

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DE LA FOI INDIVIDUELLE A LA CROYANCE COLLECTIVE

ET DE L'UTILITÉ D'UNE CONFESSION DE FOI[1]

En face des menaces qui planent sur la civilisation contemporaine nous posons l'axiome chrétien : *la vie religieuse est la seule base non précaire de la collectivité humaine.* Et, en tant que chrétiens, nous affirmons que la vie chrétienne normale est la seule vie religieuse qui en même temps puisse être essentiellement individuelle et devenir intégralement sociale. En son essence elle est individuelle, communion par Christ avec Dieu, mais par ses fruits normaux elle devient sociale.

Cette vie, et la foi qui en est la source, sont-elles indispensables aux relations humaines normales ? C'est notre conviction. Le lien entre les hommes ne peut-il être exclusivement moral ? Non. Il est de fait que les morales indépendantes n'ont pas justifié leurs prétentions, car leurs impératifs abstraits ne s'adressent pas aux éléments affectifs de nos personnalités. A lui seul le devoir ne fait pas aimer. Et l'extrême diversité des devoirs pratiques délimite et isole plus qu'elle ne rapproche et amalgame. Or la qualité caractéristique de la vie humaine est une qualité sociale. L'âme ne trouve son plein épanouissement, sa totale valeur et son action spécifique que dans l'épanouissement et la valeur d'autres âmes. Mais ce n'est pas une expérience que provoquent des âmes quelconques. Elle ne naît que du contact d'âmes accessibles, de vies voisines, aux joies, aux souf-

[1] Nous avons demandé à M. le pasteur Henry Berguer l'autorisation de publier cette étude lue devant les sociétés genevoise et vaudoise de théologie, où elle a suscité de fécondes discussions. Il nous a paru intéressant de la rapprocher de l'article de M. le professeur Neeser. *(Réd.)*

frances, aux forces et aux faiblesses desquelles on est initié. Jésus a gravé la formule et la réalité : « Aime ton prochain comme toi-même ». Jamais on n'aimera comme soi-même des *lointains*. Cette qualité, cette capacité essentielle, caractéristique, de la vie humaine, capacité sociale, n'est pas réalisée par la simple prise en considération des intérêts de l'individu, ni même de ses devoirs qui, au point de vue naturel, ne sont que ses intérêts supérieurs. Pour justifier tant de sacrifices de ce qui lui apparaît comme son bien, pour unir ces corps simples des égoïsmes particuliers en cette synthèse nouvelle et douée de qualités et de valeurs toutes différentes, l'altruisme, l'amour des autres, pour dégager dans les individus l'énergie de cette capacité sociale, il faut un coup de chalumeau que jamais la morale indépendante n'a réussi à donner. La foi seule y réussit quelquefois. C'est l'élément transcendant qui est le coup de chalumeau. Toutes les vraies victoires altruistes en sont la démonstration : l'abolition de la traite et de l'esclavage, la Croix-Bleue, la lutte contre la traite des blanches, le proxénétisme et les stupéfiants, les œuvres de sauvegarde des jeunes filles, la Croix-Rouge, etc. Tout cela plonge ses racines nourricières dans des âmes de croyants. Le germe de ces efforts et de ces victoires est sorti de cœurs qui, par le Christ, appartiennent à Dieu.

I. LE FONDEMENT PROTESTANT DE LA FOI CHRÉTIENNE.

Puisque le bien social dépend si profondément de la foi chrétienne, il importe de voir quel est le fondement de cette foi. Sur quelle base est assise *ma* foi, dans quel terrain trouve-t-elle sa vie ? Il s'agit en effet d'une question *personnelle*. Il n'y a pas de foi en général. Celle que je connais, c'est la mienne. Ma foi est une foi *chrétienne*. C'est dire qu'elle a en Jésus-Christ l'essentiel de sa raison d'être. Elle est issue d'un fait de l'histoire. C'est *un fait historique* qui l'a provoquée et dans lequel elle plonge encore maintenant ses racines essentielles.

On peut aujourd'hui cesser de tenir compte des efforts tentés il y a deux ou trois décennies par des hommes de culture moyenne ou par des spécialistes de la polémique, étrangers aux méthodes historiques, pour jeter le doute sur l'existence historique de Jésus. On ne peut plus contester qu'il y a eu, au VIIIe siècle de Rome, en Palestine, un groupe d'hommes qui ont été extraordinairement impressionnés par la vie, l'enseignement et la mort d'un maître qui a

vécu peu d'années avec eux et dont la fin fut tragique. Ces hommes, devenus tout autres qu'ils n'étaient par les expériences que la vie avec Jésus leur fit faire, n'ont plus eu d'autre but que d'en gagner d'autres à ces expériences et de les amener à cette communion spirituelle avec Jésus qui était devenu le sens nouveau de leur vie. Et l'œuvre incontestée de saint Paul ne fut que la généralisation, l'universalisation de ce fait subjectif. Ce que ces hommes ont expérimenté, dès lors des milliers, des millions d'hommes des générations successives l'ont expérimenté de même.

Ma foi, fondée sur ce fait de l'histoire et appuyée de ces innombrables faits successifs analogues, est constituée *des mêmes expériences*. J'ai essayé à mon tour de vivre dans l'intimité de Jésus, en m'approchant de l'âme si simple et si riche qui palpite dans les récits et les paroles des évangiles. Et peu à peu j'ai fait, dans ma vie si différente de celles de ces hommes du premier siècle, les mêmes expériences, en tout cas des expériences de même qualité spirituelle. J'essaie de noter les principales :

1. Je n'ai plus pu me contenter de la vie de jouissance, de culture, de littérature, d'amitié, de lyrisme qui m'était apparue d'abord comme un but suffisant. Ce témoin vivant condamnait par sa présence ce sens de ma vie. Et bien que je me sois longtemps et habilement défendu, il m'a fallu céder, il m'a fallu devenir lentement autre, non pas jusqu'au rejet de ce qu'il y avait de beau et de valable dans ma conception première, mais jusqu'au sacrifice de bien des choses et au renoncement à certains buts. Je n'emploierai pas le mot de *conversion* parce que ma mère, dès ma tendre enfance, m'avait habitué à Jésus. Mais au bout du compte, ce fut bien cela : un autre chemin suivi, une courbe d'existence différemment infléchie, un autre sens de la vie qui s'établissait sûrement, une présence meilleure, plus saine, plus forte, plus pure, purifiant le sens de la vie comme un oxygène plus abondant purifie l'atmosphère.

2. Cette influence de Jésus a *intensifié la lutte morale*. Elle m'a empêché de prendre mon parti de certaines choses que je passais facilement par profits et pertes. Elle m'a imposé la vie comme une bataille, avec des chutes, mais avec des victoires auxquelles il faut parvenir. Mais en même temps elle s'est imposée *comme une force* dans cette bataille et comme *une impossibilité de consentement à la*

défaite. Elle m'a donné, sans rien m'ôter de mon optimisme natif, un sentiment plus tragique de la vie et un besoin de victoire pour les autres comme pour moi.

3. L'influence de Jésus m'a mis vis-à-vis des fautes nombreuses et vis-à-vis du sens instinctif de la vie naturelle *comme ma conscience n'avait pas suffi à m'y mettre*. Elle m'a fait subir l'anxiété, l'angoisse, la terreur du péché, du mal destructeur. C'est elle qui m'a amené à dire : « Je déteste, j'ai horreur, je ne veux plus ! » Elle m'a appris *la repentance*, car la repentance vraie, c'est le détachement, c'est la condamnation de ce dont on a honte.

4. Puis cette influence est arrivée à quelque chose de plus décisif. Elle m'a appris *le pardon*. Quand on vit dans l'intimité d'un être qui aime autant, et d'une telle qualité d'amour, on se sent peu à peu imprégné de cette atmosphère d'amour. Quand Jésus parle du fils prodigue qui revient repentant et meurtri au pays, à la maison et au père, je sens un amour tel qu'il passe par-dessus les fautes accumulées comme une marée d'équinoxe par-dessus les digues, et qu'il fait la place neuve et nette. Le pardon, c'est le maximum de l'amour. L'âme qui pardonne est à la plus haute tension d'amour. Seul pardonne celui qui aime infiniment. Jésus me fait faire, par cette certitude du pardon qui émane de lui, l'expérience complémentaire de celle de la repentance, l'expérience du pardon, c'est-à-dire l'expérience de l'amour paternel infini.

5. C'est aussi dans l'intimité de Jésus que je suis devenu sûr de la vie future, il serait plus exact de dire : conscient de la vie digne de durer. Et ce n'est que dans son intimité que, vis-à-vis des démentis de l'existence, j'en demeure convaincu. Cependant il n'en a presque pas parlé. C'est vrai ! une ou deux fois seulement, avec une netteté parfaite d'affirmation. Mais ce n'est pas cela qui convainc. C'est la qualité de vie qu'on respire près de lui qui peu à peu s'affirme et s'établit comme définitive. On ne craint plus la destruction pour ce qui est pur et vrai. Et si insuffisamment que je me laisse imprégner par lui, et quelles que soient les portions de mon être qui demeurent encore soustraites à son influence, pourtant, à cause de ce peu de moi qui lui appartient, je n'ai plus d'anxiété vis-à-vis de l'avenir. La réalité décisive de la vie s'impose à moi comme un axiome. Je suis tranquille à cause de cette qualité de vie qui de lui est venue à

moi, je m'efforce d'y habituer le reste de mon être et je répète dans un tout autre sens que Job : « Tu ne permettras pas que celui qui a commencé d'être à toi voie la corruption ».

Qu'est-ce que tout cela ? Ce sont des faits, des réalités internes de ma vie. J'ai choisi. Il y en a d'autres de même ordre et de même source comme, par exemple, celle de l'*équilibre* apporté dans ma vie après tant d'oscillations, comme aussi, comme surtout celle que je ne puis pas faire de ma vie ce qui me convient, que mon bonheur personnel importe peu, que ce qui importe, c'est la part de ma vie donnée à d'autres. Peut-être est-ce là que l'influence de Jésus est le plus décisive, le plus réitérée, le plus fidèle dans ses lancinantes exigences, quand par tous ses actes il répète à mon égoïsme perpétuellement en résurrection : « Non pour être servi, mais pour servir ». Cette expérience-là est encore quotidiennement en cause et je sens que c'est l'influence de Jésus qui m'y astreint.

II. LA PROFESSION DE CES EXPÉRIENCES.

Je constate ces faits. Ces expériences sont des faits de ma vie, aussi réels dans ma vie que les angoisses de la guerre et des troubles actuels. Je les rencontre, identiques ou analogues, dans des milliers, des millions de consciences. Mais ce sont des faits *uniquement subjectifs et spirituels*. Que si vous vous contentez de les attribuer à un automatisme psychique, si vous les appelez *auto-suggestion*, cela ne les dépouille nullement de leur réalité. Ils sont. Et cela revient au même quant à la valeur de la source d'où ils viennent. Quelle puissance psychique formidable, et quelle valeur spirituelle faut-il qu'il y ait dans le fait initial pour qu'il continue à produire dans tant de millions d'âmes, et malgré le cycle épuisant de tant de générations, des expériences de même ordre et de même valeur !

Nous chrétiens, nous nous confions dans la valeur intrinsèque de ces expériences et dans la réalité et la valeur de ce fait initial et permanent. Et quand nous entendons Jésus la rendre intelligible à soi-même et aux siens disant : « *Mon Père* », avec lui nous disons : « *Notre Père* ».

Puisque ce sont des faits purement spirituels, ayant ici-bas leur point de départ dans un fait historique, nous pouvons tenter de les *exprimer* aussi bien que possible et formuler ainsi notre *croyance*

collective. Ayant en nous ces expériences, nous dirons donc, ce sera notre *credo* :

« Nous croyons que l'être humain a un but.

Nous affirmons qu'il y a en nous un mal qui nous empêche d'atteindre ce but.

Nous croyons au changement possible du sens instinctif de la vie.

Nous croyons à la lutte victorieuse contre le mal.

Nous croyons à la possibilité d'atteindre ce but.

Nous croyons, nous pécheurs, à la repentance.

Nous croyons, nous repentants, au pardon de nos péchés.

Nous croyons à la vie spirituelle indestructible.

Nous croyons que le sens vrai de nos existences, c'est le service des autres. »

Et, puisque toutes ces convictions, nées d'expériences, nous viennent de l'influence présente de Jésus, nous affirmons comme expression de notre expérience ce fait, qui a sa base dans l'histoire, et nous disons :

« Nous croyons que la vie de Jésus, sa mort et sa résurrection ont mis à la portée de l'homme une énergie capable de rompre au profit de la vie spirituelle l'équilibre des forces mécaniques qui assujettissent l'existence.

Nous croyons que cette vie spirituelle crée la seule réalité sociale digne de ce nom, le Royaume de Dieu.

Nous croyons donc que *Jésus* est *notre Sauveur*.

Nous croyons, par confiance entière en lui, que *Dieu* est *notre Père*.

Nous voulons vivre dans la communion de notre Sauveur et de notre Père et réaliser toujours mieux, en leur obéissant, cette fraternité humaine qui est le Royaume de Dieu ici-bas.

Nous attendons, comme Jésus et avec lui, cette réalisation suprême dans l'avenir, sur la terre ou ailleurs. »

Une telle profession de foi est tout autre que celles de jadis, mais c'est à plus juste titre et dans le sens bien plus réel de l'expression, une profession *de foi*.

Elle est, elle peut être collective donc, une *confession*. Et on ne considérera jamais comme hérétiques ceux qui, pour mieux exprimer leur expérience, ne la prendront pas au pied de la lettre, dans sa teneur textuelle, comme immuable et intangible. Elle exprimera

l'essentiel de ce que l'influence de Jésus produit dans les âmes, l'essentiel de la vie spirituelle et de la vie morale individuelle et collective. Elle sera donc le témoignage le plus catégorique rendu à la puissance et à l'amour de Jésus et de Dieu. C'est une confession de foi bien autrement *religieuse* que celles d'antan, puisqu'au lieu de présenter des définitions toujours insuffisantes et hypothétiques de Dieu et du Christ, de leur mode d'être, de leurs relations réciproques ou de leur mode d'activité, ce qu'elle exprime, ce sont *les états d'âme créés par l'influence de Jésus*, par l'action paternelle de Dieu. Elle affirme des faits internes, constatables par l'individu chrétien et constatés par lui, et en proclame, par cette induction légitime qu'est l'acte de foi, la source créatrice.

III. L'UTILITÉ D'UNE CONFESSION DE FOI.

Cette utilité est mise en doute par l'individualisme chrétien. Elle est au contraire exagérée par les ritualistes qui voient dans la confession de foi la sauvegarde, presque la créatrice de la foi. On a dit pour prendre la défense d'un parti qui dans l'Eglise orthodoxe grecque s'opposait à la diffusion du Nouveau Testament en grec moderne, que l'Eglise a été de tous temps *la base de la vie spirituelle*. Et c'est juste le contraire qui est vrai. L'Eglise, en restreignant la foi à l'adhésion servile à une confession de croyance exprimant des idées incontrôlables sur Dieu, le Christ, etc., a stérilisé la vie spirituelle. Elle a trompé l'appétit spirituel par un fallacieux surrogat. L'adhésion à la confession de foi imposée fait des expériences spirituelles quelque chose de superflu, de surérogatoire pour le simple fidèle, — et seuls les saints, qui par définition sont hors cadre, iront jusque-là.

On a dit, chez nous, à propos d'un projet modifiant l'organisation de l'Eglise genevoise, que *la plupart des membres de l'Eglise ne songent pas à définir avec précision leurs croyances*. Et c'est une constatation lamentablement vraie, parce qu'on se figure toujours que les croyances doivent porter sur *des idées* relatives à Dieu, à Jésus-Christ, etc... et qu'on se sent inapte à en apprécier le sens et la valeur. Mais, quand on aura consenti à voir que l'essentiel de nos croyances doit se composer d'expériences faites, on en comprendra mieux le sens et la valeur. Et ici la foi *consciente* d'un certain nombre viendra au secours de la foi du grand nombre des inaptes à exprimer,

en leur proposant des affirmations d'accord avec leurs expériences intimes. C'est au fond ce que les communautés primitives appelaient « la communion des saints ». Ces inaptes à exprimer reconnaîtront dans ces affirmations ce qui s'est passé en eux-mêmes — peut-être seulement ce qui a commencé à y être — et y donneront leur adhésion tout autrement qu'ils ne peuvent le faire en face d'affirmations dogmatiques qui ne concordent en rien avec ce qui s'est passé dans leurs âmes.

On a reproché à l'Eglise de Genève de s'être contentée, dans son Acte constitutif, d'une affirmation minimum, sans comprendre qu'il s'agit de l'affirmation essentielle, et que *l'essentiel n'est jamais un minimum*. Et on a dit que la foi ne se contentera jamais de cette imprécision et de cette approximation, sans voir qu'affirmer Dieu comme Père et Jésus comme Sauveur est une décisive précision et une pleine confession. Mais rien n'empêche d'y ajouter d'autres expériences spirituelles, comme celles que j'ai indiquées. Vous direz peut-être : mais l'expression de ces expériences ne satisfera pas chacun. Elle ne représentera pas exactement ni totalement ce qui se sera passé en tous. C'est évident, et il le faut. Nous avons appris, et pour ne plus l'oublier, qu'il y a un élément caractéristique de liberté dans tout acte religieux et que l'expression de notre foi ne peut pas être clichée sur celle de notre prochain. Mais tous ceux qui ont reconnu Jésus comme leur Sauveur trouveront dans ces simples et larges affirmations de vie spirituelle profonde des faits de chez eux, des expériences peut-être un peu différentes, mais de même qualité, et ils y adhéreront. Quand l'essentiel est là, on se soucie moins du secondaire. — J'ai, et vous avez l'expérience qu'on se sent souvent en pleine communion de foi avec des êtres qui n'expriment pas leurs croyances avec les mêmes mots et les mêmes phrases, parce qu'on se sent *dans la même réalité* qu'eux. L'intuition l'emporte sur la définition. Une vérité scientifique n'a qu'une seule expression qui rend parfaitement compte du phénomène. Une vérité spirituelle peut rendre compte du même fait et de la même expérience par de expressions différentes. Chaque *phénomène* est le duplicat des autres qui se produisent dans des conditions identiques. Chaque *expérience spirituelle* est unique, bien qu'un grand nombre d'entre elles participent à une identité foncière. Leurs coefficients personnels empêchent qu'on puisse les emprisonner dans l'ombre translucide d'une

formule adéquate à toutes. Les formules seront donc toujours approximatives. Mais cela ne les dépouille pas de leur utilité.

En effet, *que furent les confessions de foi du passé?*

Elles n'existèrent pas dès le début, ce qui montre qu'elles ne sont pas un élément constitutif de la communauté et indispensable à celle-ci. Elles naquirent quand on voulut se rendre compte de ce qu'on possédait et en témoigner à ceux du dehors. Et voici à mon sens la valeur qu'elles eurent, qu'elles gardent, et que de nouvelles peuvent retrouver. Des confessions de foi sont *des sommaires des expériences faites, des compendiums des gains spirituels*, comme aussi *des affirmations des faits certains*. Toute l'histoire primitive de l'Eglise et de ses victoires, par exemple, est indirectement inscrite dans ces mots du Symbole des apôtres : « crucifié, mort et enseveli ». Pourquoi ce rappel martelé de faits objectifs? Parce que l'Eglise, déjà dans sa première période, avait eu à lutter contre une tendance ultra-spiritualisante qui faisait bon marché des faits historiques et eût volontiers dépouillé Jésus de la réalité de ses souffrances et de sa mort. Ces mots sont demeurés comme le sillon d'une phase décisive.

Certes les confessions de foi portent trop ostensiblement les marques des polémiques dont elles sont issues, aussi bien celles des anciens conciles que celles de l'époque de la Réformation. Et ces marques sont ce qu'il y a de caduc en elles. Pour nous ceci n'a plus de vie.

D'autre part elles offrent, sous une forme fixe et résumée, *les réalités de l'expérience spirituelle*, autant qu'elles peuvent être rendues par le langage d'une époque et la culture d'un groupe ou d'une société. Seulement ces réalités sont aperçues et données à voir plutôt de l'extérieur que de l'intérieur. Ces formules visent la cause objective plutôt que le fait interne et subjectif. C'était inévitable aux époques où elles naquirent. On pensait ainsi et pour s'adresser aux masses spirituellement inaccessibles il fallait parler ainsi. D'ailleurs c'était un avantage réel de codifier pour les successeurs les résultats auxquels une génération ou un siècle, ou même une période, était parvenu. Ce n'était pas le temps où chaque génération s'offrait le luxe de réfléchir. Celle qui l'avait fait l'avait fait pour plusieurs. Ce fut un grand service rendu. Ces conciles et ces synodes fixèrent la carte des contrées spirituelles, carte approximative, dès lors *provisoire*, mais qu'on commit l'erreur de croire *définitive*, intangible ; — et cependant précieuse à ces millions de voyageurs inaptes à

faire par leurs seules ressources ces voyages de découverte au pays des réalités spirituelles. Aujourd'hui la responsabilité de la vie spirituelle est tout autre. Le chrétien — en tout cas celui qui agira — doit faire une expérience qui soit la sienne ; personne ne peut faire pour lui le voyage dans la vie invisible. Il peut être aidé au début ou au cours de son expérience par toutes les victoires de ceux qui l'ont précédé et de ceux qui l'entourent. Il peut être aussi entravé. Mais en tous cas le chrétien ne saurait être un imitateur, une réplique sortie d'un moule ayant déjà servi. Son rôle actuel comporte une originalité personnelle. Chaque chrétien authentique est un nouvel ouvrage de l'influence de Jésus. Il n'appartient pas à la vie spirituelle de donner de guerre lasse son acquiescement à des formules, sans avoir rien fait des expériences que ces formules expriment.

IV. CES CONFESSIONS DE FOI, CES CREDO SONT-ILS NÉCESSAIRES AUJOURD'HUI?

Est-ce que cette forme d'affirmation et d'enseignement n'a pas fait son temps? Elle a rempli son rôle historique, pédagogique, providentiel. A-t-elle encore aujourd'hui sa raison d'être? Quand les expériences sont là, à quoi bon les formules?

Elles sont en effet, je crois, d'importance secondaire pour l'individu. Mais leur utilité subsiste et va peut-être s'affermir avec une autorité rajeunie dans la mesure même où notre foi s'arrachera à l'égoïsme du salut individuel et se consacrera au salut et au sens de la vie des autres. Les confessions de foi vont devenir une *obligation chrétienne sociale*. Voici pourquoi :

1. Elles aident ceux qui ont acquis à *garder leurs gains*. Ce sont des bourses, non pas de celles qui ne s'usent pas, mais de celles qui durent utilement un temps. Dans un sens bien plus grave que celui de Boileau on ne possède vraiment et avec sécurité que ce que l'on sait exprimer. Les réalités internes dont on n'a qu'une vague conscience ne vous appartiennent guère. Ici la pensée peut apporter une aide efficace à l'intuition et à l'expérience. Ici la pensée devient un élément d'édification, c'est-à-dire de construction, en arrêtant les oscillations du sentiment et en stabilisant par une expression adéquate les expériences vécues. Il est d'une grande valeur pour la pensée de pouvoir enclore dans une sentence brève et saisissante tout un processus d'expérience. Cette expression, quand elle est bien

trouvée, met le sceau visible de la certitude sur les vérités lentement et difficilement atteintes. Elle condense, elle scelle, elle unifie et elle simplifie l'expérience que l'âme a faite. Elle n'est pas certes l'enfant qui est mis au monde, mais elle est le berceau où repose vivant l'enfant qui est né. Un jour l'enfant aura assez grandi pour que le berceau ne convienne plus.

2. La confession de foi est entre chrétiens *le lien qui forme la phalange.* Elle est le pacte social de ceux qui se sentent infiniment plus forts d'avoir avec d'autres une même croyance. Il y a certainement une analogie entre le lien qui unit une famille et celui d'une communauté spirituelle. Le lien de famille est singulièrement fort. Mais quand on veut l'analyser, il ne se prête pas aisément à l'explication. Il est le résultat, il est la synthèse de myriades d'expériences communes qui se résument et s'expriment en quelques expressions, quelques phrases qui ont un sens intime pour la famille seulement, accessible aux seuls initiés. Là s'est déposée la tradition d'anciennes demeures, de figures familières, d'occupations de jadis, d'association d'idées héréditaires, de vieilles plaisanteries. Un mot évoque des années, une génération. Toute famille a ses mots, ses sentences, chacune les siens, et chacun est un sommaire. Une phrase qui ne dit rien ou qui dit peu à l'étranger apporte à ceux de la famille toute une légion de souvenirs. Il suffit qu'elle soit prononcée et le passé ressuscite avec son sens et ses valeurs. *Les credos sont pour la famille chrétienne des sommaires de la vie en Christ* avec ses joies, ses forces, ses expériences passées et avec ses espoirs et ses indéfinissables confiances. C'est donc un lien qui constate la commune origine et le but commun. Ceux de la primitive Eglise se disaient l'un à l'autre dans une langue inconnue à ceux du dehors : « Maran atha ! » « Seigneur viens ! » C'était comme leur mot de passe, cela concentrait l'espérance dominante de leurs vies. C'était le premier credo, le lien de leur communauté, d'autant plus riche de sens pour eux qu'il était plus concis de forme.

Enfin 3. Une vraie confession de foi n'est pas un but atteint, mais *une base d'où partir pour aller plus loin.* Si elle est, comme nous le proposons, composée d'expériences spirituelles analogues faites par un grand nombre, elle est constituée de réalités vivantes, pleines de virtualités qui ne demandent qu'à s'épanouir. La confession de Jésus comme Messie fut l'aboutissement d'un stade du développement de la communauté primitive ; mais elle fut aussi le point de

départ de futurs développements de pensée et d'expérience. La confession fixait quelque chose, qui devait être fixé avant qu'on pût aller de l'avant. La confession de foi, entendue non pas comme la coulée en airain d'une vérité intangible, mais comme le souple vêtement d'une réalité vivante, prêt à disparaître quand une réalité plus vivante encore aura fait son apparition dans la conscience, *la confession de foi est l'assimilation sociale des expériences individuelles*. Voilà son rôle et sa valeur. Par la confession de foi, la communauté chrétienne reconnaît comme siennes les richesses de ses membres.

Et j'ajoute que si c'est précieux pour le groupe, c'est utile aussi pour l'individu. La piété individuelle a quelque chose à recevoir de ces sommaires. Ils n'arrêteront pas les progrès de son voyage vers Dieu. Ils y aideront au contraire, en communiquant à l'âme dans les heures difficiles l'assurance qui vient d'une foi commune à un grand nombre. La « multitude des témoins » n'est pas une vaine image, et la confession de foi de cette multitude confirme le piéton solitaire dans sa conviction qu'il n'est pas sur une voie sans issue, mais sur le grand chemin du Roi.

*
* *

Nombreux sont aujourd'hui ceux qui croient le moment venu pour le chrétien vivant de *s'entendre sur les affirmations essentielles*. Leur tradition n'est peut-être pas celle d'une Eglise à credo, mais ils sont en quête de la place et de la forme à donner dans la vie chrétienne à une confession de foi, à cette condition expresse que jamais une formule intellectuelle ne sera considérée comme l'équivalent de la réalité de la foi. La foi vivante débordera toujours toute formule. Ceux qui cherchent cet accord nouveau, parce qu'ils croient qu'un accord visible importe aux croyants, n'accepteront jamais une expression verbale de la foi justifiée uniquement par son antiquité ou par une autorité extérieure. Seule l'émergence de faits démonstratifs établit la validité des affirmations religieuses.

Je crois donc l'heure favorable pour proposer cet essai d'établir *une confession de foi* entre chrétiens de n'importe quelle Eglise ou d'aucune Eglise, — *non pas sur des définitions retouchées ou nouvelles des objets de la foi, mais sur les expériences essentielles des chrétiens*, et peut-être sur les inductions légitimes qui en procèdent. Ce serait enfin non plus le credo d'une Eglise, mais le credo de l'Eglise vivante.

Henry BERGUER